

ValMc
DERMID

Ainsi parlent
les morts



Flammarion

Val Mc DERMID

Ainsi parlent les morts

Lorsqu'un promoteur immobilier exhume les restes de jeunes filles sur le site d'un couvent, la Brigade régionale des enquêtes prioritaires se lance à la recherche des anciennes pensionnaires. Leurs témoignages sur l'extrême sévérité des nonnes à l'époque sont accablants, mais une autre série de corps a priori sans lien avec les précédents est bientôt découverte et oblige à reprendre toute l'affaire à zéro. Pour résoudre ce cold case hors norme, il va falloir «faire parler les morts», dont le nombre affolant fait planer la menace d'un tueur en série. Mission d'autant plus difficile pour Paula McIntyre et le reste de l'équipe qu'ils doivent maintenant compter sans Carol Jordan, exclue de la police, et sans Tony Hill, en prison. Les deux anciens acolytes, plus que jamais isolés et fragilisés, œuvrent désormais dans l'ombre et pourraient bien fournir la clef de cette enquête.

«Avec une riche galerie de personnages et des intrigues captivantes, Val McDermid vous saisit pour ne plus vous lâcher.»

The Minneapolis Star Tribune

Val McDermid est l'auteure d'une trentaine de romans, traduits dans plus de trente langues et vendus à quinze millions d'exemplaires dans le monde. Elle a remporté de nombreux prix, dont le Diamond Dagger Award pour l'ensemble de sa carrière. Chez Flammarion, elle a récemment publié Voyages de noces (2020) et Terrain accidenté (2021).

Traduit de l'anglais (Écosse)
par Perrine Chambon

Flammarion

Ainsi parlent les morts

DU MÊME AUTEUR

- Le Dernier Soupir*, Librairie des Champs-Élysées, 1994.
Retour de manivelle, Librairie des Champs-Élysées, 1995.
Crack en stock, Librairie des Champs-Élysées, 1996.
Arrêts de jeu, Librairie des Champs-Élysées, 1996.
Gènes toniques, Librairie des Champs-Élysées, 1997.
Le Chant des sirènes, Éditions du Masque, 1997 ; J'ai lu, 2008.
Mauvais signes, Librairie des Champs-Élysées, 1998.
La Fureur dans le sang, Éditions du Masque, 1998 ; J'ai lu, 2007.
Une mort pacifique, Librairie des Champs-Élysées, 1998.
Au lieu d'exécution, Éditions du Masque, 2000 ; J'ai lu, 2008.
Le Tueur des ombres, Éditions du Masque, 2001 ; J'ai lu, 2006.
La Dernière Tentation, Éditions du Masque, 2003 ; J'ai lu, 2006.
Mystères et bûches glacées, Éditions du Masque, 2003.
Quatre garçons dans la nuit, Éditions du Masque, 2005 ; J'ai lu, 2006.
La Souffrance des autres, Éditions du Masque, 2007 ; J'ai lu, 2008.
Noirs tatouages, Éditions du Masque, 2008 ; J'ai lu, 2009.
Sous les mains sanglantes, Éditions du Masque, 2009 ; J'ai lu, 2011.
Sans laisser de traces, Flammarion, 2011 ; J'ai lu, 2012.
Fièvre, Flammarion, 2012 ; J'ai Lu, 2013.
Comme son ombre, Flammarion, 2013 ; J'ai lu, 2014.
Northanger Abbey, Terra Nova, 2014.
Châtiments, Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015.
Lignes de fuite, Flammarion, 2015 ; J'ai lu, 2016.
Une victime idéale, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.
Les Suicidées, Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018.
Skeleton Road, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.
Hors limites, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020.
Voyages de noces, Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2021.
Terrain accidenté, Flammarion, 2021 ; J'ai lu, 2022.

Val McDermid

Ainsi parlent les morts

*Traduit de l'anglais (Écosse)
par Perrine Chambon*

Flammarion

Titre original : *How the Dead Speak*

Éditeur original : Little, Brown

© Val McDermid, 2019

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2022

ISBN : 978-2-0802-7427-4

À nos amis de l'East Neuk.

Prologue

Nous avons tous nos petites habitudes. Même les meurtriers. Quand quelque chose nous réussit, nous attribuons ce succès à un talisman auquel nous nous accrochons. Porter un slip porte-bonheur, ne pas se raser, effectuer les mêmes actions dans le même ordre, prendre un petit déjeuner identique, marcher dans la rue sur le trottoir de droite. Ces talismans, quand les meurtriers nous les révèlent, nous les appelons leur signature.

Décrypter les crimes, Dr. Tony Hill

Huit ans plus tôt.

Ce samedi après-midi, Mark Conway ne pensait pas au meurtre. Même s'il aimait se considérer comme expert en la matière, il était capable de séparer les différentes facettes de sa vie. Et ce jour-là, tout ce qui comptait, c'était le football. Il se tenait dans la salle de conférences du Bradfield Victoria devant la baie vitrée, et faisait machinalement tourner son généreux verre de vin rouge, les yeux posés sur la foule qui affluait dans le stade.

Il savait ce que ressentaient les supporters. Par le passé, Conway avait lui aussi fait partie du public. Les jours de

match étaient synonymes de rituels superstitieux. Depuis cet après-midi-là, vingt ans plus tôt, où les Vics avaient gagné la League Cup, il avait toujours porté la même paire de chaussettes noires avec Snoopy dansant sur chaque cheville. Il les portait encore, même si désormais il dissimulait ce motif enfantin sous une fine couche de soie noire. Les hommes d'affaires multimillionnaires ne portent pas de chaussettes fantaisie.

Les jours de match généraient également un sentiment confus d'attente qui résonnait dans sa poitrine et son estomac. Même pour des matchs dont l'issue n'aurait aucun impact sur le classement dans la Ligue ou sur le prochain tour de la Coupe, l'excitation bouillonnait en lui, parcourant ses veines comme un courant électrique. Qui serait choisi dans la composition de l'équipe ? Qui serait l'arbitre ? Que leur réserverait la météo ? La fin de l'après-midi apporterait-elle de l'exaltation ou une cruelle déception ?

Voilà ce que cela signifiait d'être supporter. Et même si Mark Conway faisait désormais partie du conseil d'administration du club qu'il soutenait depuis son enfance, il n'en demeurait pas moins un simple supporter. Il s'était époumoné au fil de leur ascension – et une fois mémorable, lors de leur dégringolade – d'une division à l'autre jusqu'à atteindre leur place actuelle, au sixième rang de la Premier League. Il n'y avait qu'une seule chose qui le réjouissait plus qu'une victoire des Vics.

— Tu penses qu'on peut gagner aujourd'hui ?

En entendant cette voix derrière lui, Conway se retourna. Le directeur commercial du club s'était approché dans son dos. Conway savait pourquoi ; l'homme cherchait déjà à confirmer les publicités de terrain pour la saison suivante

et voulait s'assurer d'obtenir le nom de Conway sur un contrat et d'encaisser son chèque le plus tôt possible.

— Les Spurs sont difficiles à battre en ce moment, répondit Conway. Mais Hazinedar est en grande forme. Quatre buts au cours des trois derniers matchs. On a forcément nos chances.

Le directeur commercial se lança dans une analyse exhaustive des deux équipes. Il n'avait aucun talent pour la conversation et, au bout de deux phrases, Conway avait relâché son attention et laissé son regard survoler la pièce. Quand il aperçut Jezza Martinu, ses lèvres esquissèrent l'ombre d'un sourire. Voilà un homme qui aurait pu incarner le supporteur par excellence. Jezza était son cousin ; leurs mères étaient sœurs. La légende familiale racontait que « Vics » était le premier mot qu'il avait prononcé.

— Tu veux bien m'excuser ? demanda Conway avant de vider son verre et de s'éloigner.

Il traversa la pièce vers le bar, où la jeune femme chargée du service laissa subitement en plan tous les autres clients attendant leur boisson pour lui remplir son verre de vin, accompagné d'un bref sourire pincé. Il se fraya un chemin à travers la salle du conseil bondée pour rejoindre son cousin. Jezza était visiblement enthousiaste, rebattant les oreilles d'un pauvre bougre qu'il avait coincé près de la table du buffet. Il était obsédé par le Bradfield Victoria. S'il avait existé une Église où Jezza avait pu vénérer le club, il en aurait été l'archevêque.

Quand Mark Conway avait annoncé qu'on l'avait invité à rejoindre le conseil d'administration, il avait cru que son cousin allait s'évanouir. Il était devenu blême et avait légèrement chancelé.

— Tu pourras venir avec moi dans la tribune des administrateurs, avait ajouté Conway.

Les yeux de son cousin s'étaient emplis de larmes.

— Vraiment ? avait-il murmuré. Tu es sérieux ? Dans la tribune des administrateurs ?

— Et dans la salle du conseil d'administration avant et après les matchs. Tu pourras rencontrer les joueurs.

— Je n'arrive pas à croire à ce qui m'arrive. C'est ce dont j'ai toujours rêvé.

Il avait pris Conway dans ses bras sans remarquer que celui-ci avait esquissé un léger mouvement de recul.

— Tu aurais pu choisir n'importe qui, avait ajouté Jezza. Quelqu'un que tu voulais impressionner. Un collègue de travail que tu voulais récompenser. Mais tu m'as choisi, moi.

Il l'avait de nouveau serré contre lui avant de s'écarter.

— Je sais ce que ça représente pour toi.

C'était parfaitement vrai.

— Comment pourrais-je jamais te remercier ? avait dit Jezza en s'essuyant les yeux. Bon sang, Mark, je t'aime, tu sais.

Il avait préparé ce moment. L'investissement avait été conséquent et il avait dû lécher les bottes de personnes qu'il méprisait pour décrocher cette place convoitée au sein du conseil d'administration. Mais une fois qu'il aurait partagé avec Jezza Martinu ce sésame, il savait que son cousin ferait tout pour le conserver. C'était le dernier élément de sa police d'assurance, au cas où ses plans ambitieux ne se concrétisent pas. Conway sourit. Il paraissait sincère et il l'était.

— Je vais voir ce que tu peux faire, avait-il conclu.

En réalité, c'était déjà tout vu.

Quand une petite équipe d'agents du FBI a inventé le profilage criminel, ils étaient sûrs d'une chose : ils connaissaient mal le fonctionnement des tueurs en série. Ils ont donc cherché des experts là où ils étaient certains de les trouver : derrière les barreaux.

Décrypter les crimes, Dr. Tony Hill

Dès son réveil, c'était l'odeur qui lui rappelait brutalement où il se trouvait. Impossible d'émerger lentement de la nuit avec cette sensation passagère d'égarement, en se demandant dans un demi-sommeil : *Où suis-je ? À la maison ? À l'hôtel ? Dans une chambre d'amis ?* Désormais, dès qu'il reprenait conscience, le Dr. Tony Hill était assailli par le miasme ambiant qui le ramenait à la prison.

Après des années à s'entretenir avec des patients dans des centres psychiatriques fermés et des prisons, ce mélange déplaisant ne lui était pas étranger. Sueur rance, corps moites, nourriture âcre, flatulences nauséabondes. La puanteur des vêtements qui avaient mis trop longtemps à sécher. L'odeur musquée légèrement vanillée d'un surplus de testostérone. Le tout accompagné du puissant relent des produits de nettoyage chimiques bon marché. Par le passé, il

s'était toujours réjoui d'échapper aux odeurs de la prison et de retrouver le monde extérieur. À présent, il n'y avait pas d'échappatoire.

Il avait cru qu'il s'y habituerait. Qu'au bout de quelque temps, il n'y prêterait plus attention. Mais six mois après sa condamnation et le début de sa peine de quatre ans d'emprisonnement, il y était toujours violemment sensible, jour après jour. En tant que psychologue clinicien, il ne pouvait s'empêcher de se demander s'il existait une raison profonde à ce qui commençait à ressembler à de l'hyperconscience. Ou peut-être avait-il juste un odorat particulièrement développé.

Quoi qu'il en soit, ça devenait difficile à supporter. Adieu, moment de demi-veille où il pouvait s'imaginer sur la couchette de sa péniche qui était devenue son point de chute, ou dans la chambre d'amis de la grange restaurée de Carol Jordan, où il avait passé suffisamment de temps pour la considérer comme sa deuxième maison. Ces rêveries lui étaient interdites. Il n'avait jamais le moindre doute sur l'endroit où il se trouvait. Tout ce qu'il avait à faire, c'était respirer.

Maintenant au moins, il avait une cellule pour lui seul. Pendant de longs mois, alors qu'il était en détention provisoire, il avait eu une succession de codétenus dont les petites manies avaient constitué en elles-mêmes un châtiement particulièrement sévère. Dazza, infatigablement dévolu à la masturbation. Ricky et sa toux de fumeur chargée de glaires, qui crachait sans arrêt dans les toilettes en métal. Marco, avec ses terreurs nocturnes et ses hurlements qui réveillaient la moitié de l'étage, provoquant de la part de leurs voisins de nouveaux cris ponctués de jurons. Tony avait tenté de parler à Marco de ses cauchemars. Mais ce

petit homme agressif natif de Liverpool avait bondi, s'était planté devant lui et, en proférant presque autant de jurons que Tony en avait entendu dans sa vie, avait nié être sujet à de foutus cauchemars.

Le pire de tous était Mick le sadique, en attente de procès pour avoir tranché la main d'un dealer rival. Quand Mick découvrit que Tony avait travaillé avec la police, sa première réaction fut de l'attraper par le tee-shirt pour le plaquer contre le mur. En postillonnant, il expliqua à Tony pourquoi on le surnommait « le sadique » et ce qu'il allait faire à tous les putain de connards qui étaient de mèche avec les putain de flicards. Son poing – celui qui portait le mot FUCK tatoué sur une phalange de chaque doigt – était levé derrière lui, prêt à s'écraser sur le visage de Tony en lui brisant certainement quelque chose. Il ferma les yeux.

Rien ne se produisit. Il ouvrit un œil et vit un homme noir d'âge moyen dont une main s'était interposée entre Mick et Tony. Sa présence faisait l'effet d'un champ de forces inattendu.

— Il est pas comme tu le penses, Mick.

Sa voix était douce, presque caressante.

— C'est une ordure, lâcha Mick. Qu'est-ce que ça peut te foutre s'il reçoit ce qu'il mérite ?

Sa bouche esquissait un sourire méprisant, mais ses yeux trahissaient davantage d'incertitude.

— Il n'avait pas affaire à des gars comme nous. Il en a rien à foutre des voleurs, des barons de la drogue ou des connards manipulateurs comme toi et moi. Ce mec, poursuivit l'apparent sauveur en pointant Tony du pouce, il a fait coffrer des salauds. Des bêtes sauvages qui tuent et torturent pour le plaisir. Pas pour l'argent ni pour se venger

ou pour prouver qu'ils ont la plus grosse. Juste pour s'amuser. Et les gens qu'ils tuent ? Ils les choisissent au hasard. Ça pourrait être ta gonze, ou mon gosse, ça pourrait être n'importe qui, si sa tronche lui revient pas. Juste un pauvre abruti qui croise par malchance le chemin d'un monstre. Ce type-là n'est pas un danger pour de vrais criminels comme toi et moi.

Il se tourna vers Mick pour que celui-ci puisse voir son visage et l'aimable sourire qui s'y peignait.

— Mick, on devrait être dégoûté qu'il soit ici. Parce que les gens qu'on aime sont plus en sécurité tant qu'il est dehors en train de bosser. Crois-moi, ce mec n'arrête que les ordures qu'on ne voit jamais en taule parce qu'ils purgent leurs multiples peines à perpétuité dans un asile de fous. Laisse-le tranquille, Mick.

Il prononçait le nom de son interlocuteur comme une caresse. Mais derrière, Tony sentait la menace.

Mick étendit le bras sur le côté, comme si ce geste était intentionnel, qu'il voulait s'étirer les muscles. Puis il l'abassa le long de son corps.

— Je crois ce que tu me dis, Druse, dit-il en reculant. Mais je vais me renseigner. Et si j'ai un autre son de cloche...

Du doigt, il traça une ligne sous sa gorge. En voyant le sourire qui accompagnait ce geste, Tony sentit ses entrailles se serrer. Mick le sadique s'éloigna d'une démarche chaloupée dans le couloir, suivi par deux acolytes.

Tony poussa un long soupir.

— Merci, articula-t-il.

Druse lui tendit la main. C'était la première fois que cela se produisait en quatorze mois de détention.

— Je m'appelle Druse. Je sais qui vous êtes.

Tony lui serra la main. Elle était sèche et ferme, et Tony eut honte de la sienne, moite. Il esquissa un sourire en coin.

— Et pourtant, vous m’avez défendu.

— Je viens de Worcester, expliqua Druse. Ma sœur était dans la même classe d’anglais que Jennifer Maidment.

Ce nom fit ressurgir une série d’images. Des victimes adolescentes, des crimes déchirants, une motivation aussi tordue qu’une hélice d’ADN. À cette époque, il avait lui-même du mal à gérer ce genre de révélation qui bouleversait une vie. Dévoiler son propre passé comme il l’avait fait si souvent avec des criminels l’avait presque poussé à tout plaquer. Mais ce Druse, qui qu’il soit, n’en savait probablement rien. Il s’était peut-être arrêté aux gros titres. Tony hocha la tête.

— Je me souviens de Jennifer Maidment.

— Et je me rappelle ce que vous avez fait. Cela dit, ne vous faites aucune illusion sur mon compte, Tony Hill. Je suis un homme très mauvais. Mais même un homme mauvais peut faire une bonne action. Tant que vous serez ici, personne ne viendra vous embêter.

Sur ce, il avait fait semblant de rajuster la visière d’une casquette imaginaire avant de s’éloigner.

Tony n’avait pas encore compris comment l’information circulait en prison. Il soupçonnait Druse de faire beaucoup de promesses qu’il ne pouvait pas tenir. Mais il avait eu le plaisir d’être détrompé. La peur sous-jacente qui régnait en permanence dans le quartier de la détention provisoire avait peu à peu diminué sans pour autant se dissiper complètement. Toutefois, Tony ne baissait jamais la garde ; il avait conscience de l’anarchie qui bouillonnait, prête à éclater. Et l’anarchie se fichait pas mal de la réputation.

Chose encore plus surprenante, la protection de Druse s'était étendue jusque dans la prison de catégorie C où on l'avait envoyé après le jugement. La dernière chose à laquelle il s'était attendu là-bas, c'était d'être protégé par le crime organisé.

D'un côté, Druse avait fait office de tampon ; de l'autre, le passé de Tony comme profileur criminel avait constitué un deuxième rempart. Si on lui avait posé la question, il aurait reconnu s'être fait davantage d'ennemis que d'amis dans les hautes sphères, au cours de ces années de collaboration avec la police et le ministère de l'Intérieur. Mais il s'avéra que là-dessus aussi, il se trompait. Pendant sa détention provisoire, il avait assez vite réclamé un ordinateur portable. Ni lui ni son avocat ne s'attendait à une réponse positive.

Nouvelle erreur. Une semaine plus tard, un vieil engin démodé était apparu. À l'évidence, il ne pouvait pas se connecter à Internet. Le seul logiciel installé était un traitement de texte primitif. Pendant la période où il partageait sa cellule, il avait convaincu l'officier en charge de la bibliothèque de le garder pour lui.

Sans cela, il aurait été détruit, volé ou transformé en arme par l'un de ses codétenus. Ça limitait le temps que Tony pouvait passer sur l'ordinateur, mais cela l'avait forcé à être d'autant plus concentré lorsqu'il y avait accès. Par conséquent, la seule personne qui avait une raison de se réjouir de l'incarcération de Tony, c'était son éditeur, qui désespérait de voir *Décrypter les crimes* terminé, et enfin publié.

Tout cela avait laissé à Tony un sentiment confus de malaise. Se plonger dans l'écriture lui permettait d'atténuer la peur qui parcourait ses veines comme un courant électrique depuis l'instant où il était entré en prison. Le sou-

lagement était inexprimable. Aucun doute là-dessus. C'était une bénédiction de pouvoir s'abstraire de son environnement devant l'écran, de tenter d'assembler ses connaissances et son expérience en un récit cohérent. Ce qui tempérait ces moments de confort, c'était la culpabilité.

Il avait ôté une vie. Il avait brisé le tabou le plus fondamental de sa profession. Qu'il l'ait fait pour empêcher la femme qu'il aimait de s'en rendre elle-même coupable n'était pas une excuse. Pas plus que ne l'était la conviction qu'ils partageaient selon laquelle cette mort avait sauvé d'autres vies. L'homme que Tony avait tué aurait continué à assassiner des gens, et comment savoir s'ils auraient réussi à obtenir la moindre preuve concrète contre lui ? Mais cela n'atténuait pas la gravité de l'acte commis par Tony.

Aussi méritait-il de souffrir. Ses journées devaient comporter leur lot de douleur et de châtiment. Mais en réalité, s'il souffrait, c'était surtout parce que Carol lui manquait. S'il l'avait voulu, il aurait pu la voir chaque fois qu'on lui autorisait une visite. Refuser cela était un choix qu'il faisait pour son bien à elle, aimait-il se répéter. Peut-être était-ce une façon de se racheter. Si tel était le cas, le prix qu'il payait était probablement dérisoire en comparaison de ses codétenus.

Quand il réfléchissait à ce qu'eux avaient perdu, il ne pouvait nier qu'il se sentait chanceux. Tout autour de lui, il voyait des vies gâchées, des foyers détruits, des familles perdues de vue, des espoirs déçus. Il avait beau avoir échappé à tout ça, cela ne lui semblait pas normal pour autant. Cette situation était pour lui une source constante de culpabilité.

Il avait donc décidé qu'il lui fallait trouver une façon plus constructive de payer ce que les gens appelaient avec

désinvolture « sa dette envers la société ». Il allait utiliser ses capacités d'empathie et de communication pour essayer de marquer une différence dans la vie des hommes qui vivaient actuellement sous le même toit que lui. Et cela commençait aujourd'hui.

Mais avant de s'y préparer, il avait une épreuve bien plus difficile à surmonter.

Sa mère venait lui rendre visite. Initialement, il avait refusé sa demande. Vanessa Hill était monstrueuse. C'était un mot dont il mesurait le poids et qu'il n'utilisait pas à la légère. Elle avait gâché son enfance, l'avait privé des chances de connaître son père et tenté de lui voler son héritage. La dernière fois qu'il l'avait vue, il avait espéré que ce soit bel et bien *la dernière fois*.

Mais Vanessa ne se laissait pas facilement décourager. Elle lui avait transmis un message par l'entremise de son avocat. « J'ai toujours su qu'on était pareils, toi et moi. Maintenant, tu le sais, toi aussi. Tu me dois beaucoup, et tu le sais également. » Elle n'avait pas oublié comment toucher sa corde sensible. Il était tombé dans le panneau malgré lui.

À pieds joints et les yeux fermés.

Une espèce de mythologie s'est construite autour du profilage criminel, notamment grâce à ses premiers adeptes qui excellaient dans l'autopromotion. Ils ont écrit des livres, donné des conférences et accordé des interviews dans lesquels leurs capacités à lire dans l'esprit des criminels paraissaient presque surnaturelles. La vérité, c'est qu'un profileur n'obtient de résultats que grâce à l'équipe avec laquelle il travaille.

Décrypter les crimes, Dr. Tony Hill

Les grandes agglomérations du nord de l'Angleterre tiennent à leur singularité. Mais elles partagent une caractéristique indéniable : elles côtoient toujours une campagne d'une beauté saisissante. Ceux qui ont étudié cette question soutiennent qu'un quart de la population anglaise se trouve à une heure de route maximum du parc national du Peak District. En temps normal, la capitaine Paula McIntyre aurait savouré une journée dans les bois au pied des collines du Dark Peak, à suivre des petits sentiers sinueux en plein cœur d'une nature qui lui paraissait encore proche de son état sauvage. Plus haut, sur les landes désolées, on devait sûrement se sentir loin de toute civilisation.

Mais ces circonstances-là n'étaient pas habituelles. Paula peina à libérer son pied englué dans une flaque de boue. Elle l'en retira avec un bruit de succion répugnant.

— Mon Dieu, regarde dans quel état je suis, maugréa-t-elle en fixant sa chaussure de marche couverte de gadoue.

L'officier Stacey Chen, qui avait réussi à éviter la flaque grâce à la mésaventure de Paula, fit une grimace de dégoût.

— Est-ce que ç'a pénétré à l'intérieur ?

Paula agita ses orteils.

— Je ne crois pas, répondit-elle avant de repartir sur le vague sentier qu'elles suivaient. Putain d'exercice de cohésion de groupe.

— Au moins toi, tu avais déjà le matériel adéquat. Moi, j'ai dépensé une fortune pour m'équiper. Qui aurait cru qu'une balade en forêt puisse coûter aussi cher ? répliqua Stacey, fatiguée et maussade, en suivant Paula.

Paula gloussa.

— La plupart des gens ne claquent pas d'un seul coup tout leur argent dans une garde-robe de rando intégrale. Regarde-toi, ajouta-t-elle en se tournant légèrement, main tendue vers Stacey qui était équipée de la tête aux pieds de vêtements techniques. La reine du mérinos et du Gore-Tex.

— Quand cette journée sera terminée, tu pourras tout récupérer. Je ne veux plus jamais les porter.

Le sentier débouchait sur un carrefour en forme de T et un chemin plus large.

— De quel côté on va, maintenant ? demanda Stacey.

Paula sortit la carte de sa poche et suivit leur trajet du doigt.

— On va vers le nord.

— Ça ne m'aide pas.

— Regarde les arbres.

— Ce sont des grands trucs en bois. Avec des aiguilles. Qui, contrairement aux aiguilles d'une boussole, ne sont malheureusement pas magnétiques.

Paula secoua la tête, feignant d'être désespérée.

— Observe la mousse. Elle pousse davantage sur la face nord du tronc.

Elle s'approcha d'un des pins sylvestres qui poussaient en bouquet au niveau du croisement.

— Regarde. On voit la différence, dit-elle en pointant vers la gauche. C'est par là qu'on doit aller.

— Comment tu sais ça ?

— De la même façon que tu connais toutes les subtilités du Web. Le besoin de savoir, plus l'expérience. J'ai commencé la rando au moment où tu achetais ton premier ordinateur, probablement, expliqua-t-elle avant de consulter sa montre. On devrait arriver au rendez-vous avec un peu d'avance. C'est bien que tu sois tombée avec moi, tu vas avoir des points bonus pour être arrivée dans les temps.

— Cette journée est insensée. On nous répète sans arrêt qu'il y a une crise budgétaire. Certains types de crimes sont complètement laissés de côté parce qu'on n'a pas suffisamment de moyens. Et on passe notre journée à crapahuter dans les bois au lieu de résoudre des enquêtes. Je ne vois vraiment pas l'intérêt de tout ça, grommela Stacey alors qu'elles repartaient de nouveau à une allure que Paula jugeait raisonnable.

Pour autant que Stacey puisse en juger, elles avançaient au pas de course.

— Moi non plus. Tout fout l'camp, ma p'tite dame...

— Je ne crois pas que le commandant Rutherford et Carol Jordan aient suivi la même formation. Carol ne nous aurait jamais infligé ça. On n'avait pas besoin de jouer à

ces exercices de cohésion de groupe. On était la cohésion de groupe incarnée.

Nul n'aurait pu la contredire. Les membres de la BREP – Brigade régionale des enquêtes prioritaires que la commandante Carol Jordan avait constituée – avaient été soigneusement sélectionnés pour leurs compétences et leur approche singulière de la profession. Mais surtout, ils savaient fonctionner avec les autres. Tant que ces autres appartenaient au même camp qu'eux. À présent, Carol était partie, et la BREP venait seulement d'être exhumée après des mois d'inactivité. À en croire les sources d'information les moins fiables, à savoir les rumeurs et les cancans, cette brigade qui intervenait sur plusieurs secteurs de police était considérée avec le plus grand scepticisme. Ceux qui, à l'origine, y avaient été favorables avaient été échaudés, tandis que les plus prudents étaient devenus, paradoxalement, les plus enthousiastes. S'il devait y avoir des désastres opérationnels, se disaient-ils, mieux valait que quelqu'un d'autre porte le chapeau. Pendant qu'ils tergiversaient, Paula avait été mutée à Bradfield, sa brigade d'origine. On l'avait affectée à une enquête au long cours sur une affaire de trafic d'êtres humains et d'exploitation sexuelle, une opération qui s'était avérée, sur le plan émotionnel, plus éprouvante que tout ce qu'elle avait vécu jusque-là. En étant réintégrée à la BREP, elle avait eu l'impression d'être sauvée.

Stacey avait, elle, été affectée à la Met pour travailler sur la délinquance financière. Le plus difficile dans cette mission avait été de dissimuler toute l'étendue de ses connaissances. Travailler avec Carol Jordan, d'abord à Bradfield puis à la BREP, avait donné à Stacey une liberté absolue pour se promener sur la Toile comme elle le voulait et y faire ce qu'on lui demandait. Elle était passée maîtresse dans l'art

de faire valider après coup des opérations dans lesquelles elle n'aurait jamais dû tremper. Tant que le résultat final paraissait irréprochable, Carol la laissait faire.

Il lui avait fallu trois jours pour comprendre que suivre le règlement à la lettre la frustrait. Pis, cela l'ennuyait. Elle avait été forcée de reconnaître qu'en dépit de son approbation apparente des conventions, elle s'identifiait davantage aux rebelles qu'aux redresseurs de torts.

— Le seul point positif de tout ça, c'est que j'ai tellement de disponibilité intellectuelle que j'ai développé une super petite appli qui permet de calculer la dépense calorique liée à nos frappes sur un clavier d'ordinateur, avait-elle un jour confié à Paula pendant qu'elles partageaient un repas chinois à emporter à Bradfield.

— Pourquoi est-ce que quelqu'un voudrait savoir ça ?

Perplexe, Paula avait froncé les sourcils tout en piquant un ravioli à l'aide de ses baguettes.

— Les accros au sport et aux régimes veulent *tout* savoir. Crois-moi, ils ont élevé le narcissisme à un niveau supérieur. Faut bien faire tourner le business, Paula. C'est un monde de requins. Si tu arrêtes d'avancer, tu meurs.

Manière furtive de rappeler que le salaire de policière de Stacey ne constituait qu'une fraction de ses revenus. Elle avait mis au point son premier programme commercial avant même d'être diplômée et développé depuis son entreprise, discrètement mais avec succès. Voilà pourquoi elle pouvait se permettre d'être la policière la mieux habillée du nord de l'Angleterre. Ses vêtements en mérinos et Gore-Tex n'étaient qu'une bagatelle au vu de son compte en banque.

Elle avança à la hauteur de Paula.

— Je vais devoir redoubler de vigilance avec mon entreprise, maintenant, maugréa-t-elle.

— Tu as peur que Rutherford n'apprenne son existence ?

— Ce n'est pas exactement un secret. Mais il est tellement à cheval sur le règlement que je ne l'imagine pas jouer les ignorants.

— Tu gères ta boîte pendant ton temps libre. Il n'y a pas de conflit d'intérêts.

Stacey haussa les épaules.

— Il pourrait me reprocher d'utiliser des connaissances et des compétences acquises grâce à mon métier.

— J'aurais plutôt pensé que le transfert de connaissances s'effectuait dans l'autre sens. Mais ce ne serait pas la fin du monde si tu devais démissionner, si ?

— Je ne m'ennuierais pas, c'est certain. Il y a quantité de défis à relever pour m'occuper. Mais ce boulot me manquerait vraiment, reconnut-elle en lançant un regard en biais à son amie. Je n'ai jamais dit ça à personne. Mais ce que j'adore, c'est qu'être flic légitime le fait de fouiner dans la vie des gens. Je sais que je dépasse les bornes en permanence et, en théorie, je pourrais continuer à le faire même si je ne travaillais plus pour la police. Toutes mes portes dérobées sont encore ouvertes. Mais je n'aurais plus aucune raison valable.

Elle lâcha un petit rire.

— Ça paraît dingue, mais c'est mon éducation, j'imagine. Les valeurs traditionnelles chinoises. Ou quelque chose dans ce genre-là.

— Ça me semble sensé. Restons donc prudentes tant qu'on ne connaît pas très bien le commandant. On sait toutes les deux qu'il y a souvent un fossé entre ce que disent

les chefs et ce qu'ils font. Quand on sera lancés, il fermera peut-être les yeux sur tes activités, comme Carol.

— Tu as eu des nouvelles d'elle, récemment ?

Stacey fouilla dans une de ses poches dont elle sortit une barre de chocolat artisanal. Elle en cassa deux carrés et en tendit un à Paula.

— *Miam*, gingembre, approuva cette dernière. J'essaie de lui rendre visite toutes les deux semaines. Juste pour voir comment elle va. J'ai l'impression d'être en mission diplomatique entre la Corée du Nord et la Corée du Sud. Je rends visite à Tony en prison, puis à Carol dans un autre type de prison.

— Il refuse toujours de la voir ?

— Il est convaincu qu'elle souffre du syndrome de stress post-traumatique. Ce qui, franchement, est une évidence. Il lui a dit : pas de visite tant qu'elle ne se fait pas soigner.

— Et c'est ce qu'elle fait ?

Paula éclata de rire.

— Tu imagines poser cette question à Carol Jordan ? « Alors, chef, comment ça va, le stress post-traumatique ? Ça y est, on suit une thérapie ? » Je m'y vois bien...

— On peut quand même lire entre les lignes. Tu crois qu'elle avance ?

— Elle ne boit pas. Ce qui est incroyable, tout bien considéré. Mais en ce qui concerne le reste...

Paula fut coupée par un bref cri perçant en provenance du bois, à l'ouest.

— C'était quoi, ça ? s'exclama-t-elle.

Un deuxième hurlement indistinct s'ensuivit, interrompu brusquement. Puis un bruit de piétinement dans le sous-bois. Paula s'élança entre les arbres, dans ce qu'elle pensait

être la bonne direction. Moins habituée à l'action de terrain, Stacey hésita un instant puis lui emboîta le pas, l'air résigné.

Paula continuait à courir, s'interrompant brièvement pour s'assurer qu'elle se dirigeait bien vers ce qui ressemblait à une bruyante course-poursuite. Elle modifia sa direction avant de repartir de plus belle. Quand les bruits cessèrent d'un coup, Paula s'immobilisa, levant une main pour stopper Stacey. Puis elle progressa aussi furtivement que possible. En moins d'une minute, elle gagna l'orée d'une clairière.

À quelques mètres de là, une jeune femme en tenue de jogging était maintenue contre un arbre par un homme corpulent vêtu d'un jean et d'un sweat à capuche. Il avait un couteau dans la main droite, pressé contre la gorge de sa victime.

Personne n'est immunisé contre le traumatisme. Certains d'entre nous semblent faire fi des épreuves que la vie leur envoie ; c'est une illusion, dont les origines remontent loin dans leur passé sous forme d'horreurs non résolues. Quand elle travaillait à l'hôpital psychiatrique sécurisé de Broadmoor, le Dr. Gwen Adshead avait l'habitude de dire : « Nos patients arrivent chez nous car ils sont victimes de désastres. Mais ces gens sont leurs propres désastres. » Même les actes des psychopathes sont définis par des traumatismes personnels...

Décrypter les crimes, Dr. Tony Hill

Bien qu'elle l'ait programmée dans son GPS, Carol Jordan avait eu du mal à trouver l'adresse de Melissa Rintoul. Elle ne s'était rendue à Édimbourg que deux fois auparavant, et avait un vague souvenir de New Town, ses rues larges, ses hauts bâtiments géorgiens et ses jardins privés fermés par le genre de clôtures en fer destinées à empaler les intrus. Mais derrière ces façades sévères se cachaient apparemment des labyrinthes de petites allées et de ruelles où les anciens hangars à calèches avaient été transformés en appartements coquets. Ou bien ils abritaient de petites entreprises comme celle que cherchait Carol.

Elle avait trouvé une place de parking hors de prix pour sa Land Rover à quelques rues de là et passa la demi-heure qui la séparait de son rendez-vous à arpenter le quartier. Ces temps-ci, elle aimait se familiariser avec les différentes échappatoires potentielles. Plus jamais elle ne voulait être acculée.

Melissa Rintoul travaillait dans un cottage de deux étages situé dans une jolie allée pavée perçant une trouée entre deux immeubles d'habitation. Des pots de lavande, de romarin et d'hortensias étaient alignés le long de l'étroit trottoir, forçant les piétons à mettre un pied dans le caniveau. Carol faillit manquer la plaque discrète qui signalait le Centre du mieux-être, coincé entre un podologue et une boutique de lampes fabriquées à partir d'engins industriels recyclés.

Il n'était pas trop tard. Elle n'était pas obligée de faire ça. Elle pouvait continuer à porter ses fardeaux. Après tout, elle survivait. Mais la voix qui résonnait dans son esprit, et qu'elle connaissait aussi bien que la sienne, ne l'acceptait pas. « Survivre, ce n'est pas suffisant. » La dernière fois qu'elle avait parlé à Tony Hill en personne, c'était ce qu'il avait dit. Ensuite, il avait ajouté : « Les gens qui se soucient de toi ont envie que tu croques la vie à pleines dents. Survivre, ça ne devrait pas te satisfaire. » Les paroles résonnèrent dans sa tête, plus fort que ses doutes.

Carol prit donc une profonde inspiration et ouvrit la porte. Une femme d'une vingtaine d'années vêtue de ce qui ressemblait à une tenue de yoga était assise à une petite table dans le coin d'un minuscule hall d'accueil. Face à elle étaient disposés deux fauteuils à l'air confortable. Elle leva les yeux de son ordinateur portable en souriant.

— Bonjour, bienvenue au Centre du mieux-être. En quoi puis-je vous aider ?

Carol lutta contre une forte envie de fuir en courant.

— J'ai rendez-vous avec Melissa Rintoul.

Nouveau sourire.

— Vous devez être Carol ?

— Oui, ça doit être moi, répondit-elle en esquissant un sourire las. Je n'ai pas le choix.

Un haussement de sourcils. Dans un mouvement fluide, la femme se leva pour aller frapper à une porte proche de la table.

— Carol est là, annonça-t-elle.

La réponse fut étouffée, mais elle ouvrit la porte en grand avec un sourire encore plus grand.

— Melissa vous attend.

La pièce où pénétra Carol était peinte en vert sauge pâle et le sol couvert d'une moquette un peu plus sombre. Deux généreux fauteuils se faisaient face devant une cheminée à gaz minimaliste dont les flammes tremblotaient derrière une vitre fumée. La femme qui se leva de la banquette en tissu postée sous la fenêtre dégageait un calme serein. Habitée à observer les gens comme si elle pouvait être amenée plus tard à fournir une description à la police, Carol eut du mal à isoler un détail en particulier. La caractéristique la plus singulière de Melissa Rintoul était ses cheveux bouclés couleur cuivre coupés au carré à hauteur des épaules, mais inexplicablement, les traits de son visage étaient plus difficiles à identifier. Elle donnait une impression générale de placidité. Toutefois, elle ne dégageait rien de bovin ni de quelconque. Elle traversa la pièce et prit la main droite de Carol dans les siennes.

— Venez vous asseoir, proposa-t-elle.

Sa voix était grave et chaude, son accent légèrement écossais.

Les deux femmes s'installèrent face à face. Melissa soutenait le regard de Carol sans se défiler.

— Est-ce que je peux vous demander comment vous avez entendu parler de nous ?

Carol fouilla dans sa besace en toile et en sortit un flyer écorné.

— J'ai pris ça dans la salle d'attente de mon ostéopathe. Je me suis dit que ça valait le coup d'essayer.

— Je peux vous demander ce que vous attendez de notre rendez-vous ?

Carol inspira profondément par le nez.

— Aller mieux.

Une longue pause, que Melissa ne tenta nullement d'abréger.

— Je pense que je souffre de stress post-traumatique.

— Je vois. Est-ce que vous avez eu un diagnostic formel de ce syndrome ?

— C'est compliqué.

Nouvelle pause. Carol savait qu'elle n'avait pas d'autre choix que de s'expliquer ; c'était inévitable, mais ça ne rendait pas la chose plus aisée.

— Je suis un ancien officier de police. J'étais à la tête d'une brigade criminelle. Mon collègue le plus proche à l'époque était psychologue clinicien. C'était aussi, probablement, mon meilleur ami. Il a travaillé avec nous pendant des années en tant que profileur criminel. Nous avons traité les crimes les plus graves que vous puissiez imaginer.

Elle soupira et s'interrompit.

— C'est un bon début, commenta Melissa. Je ne cherche pas à connaître les détails de votre métier. Tout ce que j'aimerais savoir, c'est ce qui vous a amenée ici.

Carol savait qu'elle aurait dû parler davantage à Melissa de cette journée catastrophique qui s'était soldée par l'arrestation de Tony et sa propre disgrâce. Mais sa honte la réduisait au silence. Elle n'était pas prête à se dévoiler entièrement. Au lieu de quoi, elle reprit :

— D'après lui, je souffre du syndrome de stress post-traumatique. Je ne voulais pas l'admettre à l'époque, mais maintenant je l'ai accepté. J'avais un problème d'alcool. Une addiction. Il m'a aidée à m'en défaire. Je ne bois plus.

À chaque phrase, elle avait la sensation de pousser une porte fermée.

— Depuis combien de temps êtes-vous sobre ?

— Bientôt seize mois, répondit-elle avec un sourire plein d'ironie. Je pourrais vous dire la date exacte au jour près, mais j'aurais l'air un peu désespéré.

Melissa sourit.

— Vous êtes la seule à vous juger, ici. Je suis contente pour vous que vous vous en sortiez si bien dans cette tâche toujours difficile. En dehors de ce problème d'addiction, est-ce qu'il vous a donné d'autres raisons expliquant ses conclusions ?

Carol regarda par la fenêtre derrière Melissa. Un fin rideau camouflait les détails, mais elle avait l'impression d'entrevoir un arbre dont les feuilles tremblaient doucement dans le vent. En tout cas, c'était ce qu'elle avait envie d'imaginer. Elle ferma les yeux un instant et répondit :

— Prise de risque. Imprudence. Agressivité. Je mettais des gens en danger, et moi aussi.

— Alors qu'avez-vous fait pour changer ces comportements ?

Carol passa les doigts dans son épaisse chevelure blonde.

— Rien. Au début, je n'ai rien fait. Et puis tout a merdé. J'ai... j'ai fait quelque chose qui a eu des conséquences terribles.

Elle était le plus près possible de la confession.

— C'est la raison pour laquelle vous n'êtes plus policière ?

— On m'a demandé de démissionner avant qu'on ait à me virer. Je me suis exécutée. Et malgré tout, je n'ai rien fait pour changer.

Carol ne savait pas exactement comment se débrouillait Melissa, mais elle semblait irradier une sorte de compassion qui vous soutenait. Peu à peu, parler devenait plus facile. La raideur de sa mâchoire et de sa nuque étaient désormais moins perceptibles.

— Mais quelque chose est venu modifier cela ?

Carol sentit sa gorge se serrer, comme si elle s'apprêtait à fondre en larmes. Elle était scandalisée. Confrontée à l'absence de Tony dans sa vie, elle n'avait pas réussi à pleurer et elle avait enduré une souffrance constante, une douleur physique dans la poitrine depuis des mois. Mais cinq minutes dans le bureau de cette inconnue, et le barrage retenant ses émotions menaçait de s'effondrer. Elle se racla bruyamment la gorge et répondit :

— Il a refusé de me voir tant que je ne me ferais pas aider. Il m'a dit qu'il m'aimait, et après ça il a refusé de me voir.

Ce n'était pas ce qu'elle avait prévu de dire. Absolument pas.

Melissa hocha la tête.

— Je comprends en quoi ç'a pu vous pousser à chercher de l'aide. Est-ce que vous vous êtes tournée vers d'autres, avant nous ? Je pose la question parce que notre chemin

vers le mieux-être n'est pas le plus conventionnel et, en général, les gens nous consultent quand des méthodes plus traditionnelles n'ont pas fonctionné pour eux.

Carol hocha la tête, encore secouée par son moment de révélation.

— J'ai consulté un thérapeute.

L'image de Jacob Gold apparut dans sa tête. C'était à lui que s'était confié Tony pendant des années, quand il avait besoin d'une aide professionnelle. Sans aucun doute, Jacob était compétent, mais il ne lui convenait absolument pas. Elle ne voulait pas qu'il pénètre dans sa tête.

— Plus d'un, en fait. Mais je suis, par nature, assez réservée. Pendant des années, j'ai exercé un métier où la confidentialité est de mise. Je n'ai jamais eu l'habitude de m'épancher sur mes problèmes, et je ne pouvais pas me mettre à parler comme ça, tout simplement. En plus...

Elle se ressaisit.

— En plus... ?

Carol secoua la tête.

— Rien.

— En plus, vous étiez plus intelligente ?

Carol écarquilla les yeux, surprise.

— Je n'ai pas dit ça.

— Non. J'ai formulé une supposition et vous l'avez confirmée.

Carol se retint de rire.

— J'avais une lieutenantante comme vous. La meilleure que j'aie vue pendant les interrogatoires.

Melissa hocha la tête.

— Merci. Carol, je ne vais pas vous demander quelles circonstances particulières vous ont menée jusqu'à nous. Je n'ai pas besoin de le savoir. Ce qu'on fait ici n'implique

pas la parole. Nous proposons une méthode de traitement centrée sur le travail du corps. Est-ce que vous voulez que je vous explique ? Ensuite, vous pourrez décider si cela vous convient.

Carol se sentait en sécurité comme cela ne lui était pas arrivé depuis très longtemps. C'était un sentiment qu'elle avait craint de ne plus jamais éprouver.

— Oui. S'il vous plaît.

— Est-ce que vous savez ce que sont les fascias ?

Carol secoua la tête.

— On dirait un nom de plante, mais j'imagine que vous n'allez pas me parler de jardinage.

— En effet. Les fascias sont des membranes internes du corps. Ce sont de longues bandes enveloppantes qui s'étirent dans tout l'organisme. Ils relient et protègent les muscles ainsi que les organes internes. C'est comme une toile d'araignée qui assure le bon fonctionnement de l'ensemble. Quand on est stressé ou traumatisé, quand l'adrénaline monte en cas d'agression, notre organisme, une fois le danger ou la peur passés, est censé revenir à un état de repos. Imaginez que c'est comme quand vous enterrez des câbles électriques pour plus de sécurité. Mais il arrive que notre réflexe en cas d'agression soit exagéré, si bien qu'on monte en puissance jusqu'à atteindre la tétanie et la dissociation. Cette réaction est tellement intense qu'on ne parvient pas à canaliser l'électricité et qu'on ne redescend pas jusqu'à l'état de repos et la détente de la conscience. Jusque-là, vous me suivez ?

— Je comprends ce que vous dites, oui.

Melissa sourit.

— Bien. En réalité, nous avons deux cerveaux. Le cerveau conscient qui contrôle nos pensées et nos actions. Il

comprend l'existence du passé et du futur, il est toujours occupé à envoyer des messages neurologiques dans tous les sens, dont nous ne sommes, pour la plupart, pas conscients. Derrière lui se trouve notre cerveau inconscient. C'est un vestige de notre passé reptilien et il s'occupe uniquement de notre survie. Il est branché sur les cinq sens mais comprend uniquement l'immédiat. Il vit au présent. Il sait quand le cycle de l'adrénaline est terminé. Mais si ce cycle ne se termine pas, si nous nous accrochons au stress et au trauma, alors le cerveau de survie pense que ça continue. Il tourne en boucle, il ressasse. Est-ce que vous avez des flash-backs, Carol ?

Elle hocha la tête, pas suffisamment confiante pour parler.

— La thérapie traditionnelle par la parole peut utiliser ces flash-backs comme points d'accès à l'état traumatique, et pour certaines personnes, c'est efficace. Mais pour d'autres, raconter cette histoire peut conduire à un état dysfonctionnel au niveau du cerveau de survie. Donc notre rôle, c'est de convaincre les fascias de relâcher le stress qu'ils ont accumulé afin que l'électricité puisse se canaliser d'elle-même.

— À vous écouter, ça paraît très simple. Si c'est aussi accessible, pourquoi tout le monde ne le fait pas ?

Le sourire de Melissa demeura chaleureux.

— Je comprends votre résistance. Vous êtes prise dans la boucle et, au fond de vous, vous craignez que tout n'empire. Si tout le monde ne le fait pas, c'est essentiellement parce qu'il y a toujours eu une opposition aux formes de traitement alternatives. L'industrie médicale a beaucoup investi pour maintenir la façon dont elle a toujours procédé. Tout ce que je peux vous dire pour vous rassurer, c'est que notre technique s'appuie sur de nombreuses recherches et

qu'elle est approuvée par des institutions comme l'Organisation mondiale de la santé. Cela fait cinq ans maintenant que je la pratique et j'ai un taux de réussite auprès de mes patients qui se situe entre soixante-quinze et quatre-vingts pour cent. Cela étant, ça ne fonctionne pas pour tout le monde. Je ne vais pas prétendre le contraire.

— Alors comment ça marche ? Est-ce que c'est un genre de technique de massage ? Est-ce que vous allez faire disparaître mon stress en me pétrissant ?

Carol perçut la note de défi dans sa propre voix. *Ça doit être mon cerveau reptilien.*

— Non. Je crois que, tout comme notre corps guérit de traumatismes physiques, notre esprit peut guérir du trauma psychologique. Nous allons commencer par de tout petits mouvements d'yeux que vous pourrez répéter jusqu'à cent fois par jour. Pour dire à votre cerveau que ce n'est pas dangereux de regarder. On appelle ça l'EMDR (*Eye Movement Desensitisation and Reprocessing*). Je ne vais pas vous ennuyer avec la théorie. On trouve beaucoup d'informations sur Internet. Le principe, c'est que cela va vous aider à reprogrammer vos réactions face aux événements qui vous ont traumatisée. Vous pourrez revivre ce qui s'est passé sur un mode qui cesse de vous piéger dans la boucle incessante du trauma.

Melissa montra ce qu'elle voulait dire. Cela paraissait facile jusqu'à ce que Carol essaie de le reproduire plusieurs fois de suite. Après une dizaine de clignements d'yeux, elle se sentit barbouillée.

— Ça va devenir plus confortable, c'est promis, commenta Melissa.

La thérapeute lui montra quelques autres exercices. Pousser lentement et avec détermination les bras dans un mou-

vement semblable à celui de la brasse contre une résistance imaginaire. Piétiner sur place le plus vite possible pendant de brèves séries. En position assise, pieds au sol, et simuler les mouvements de la course. Carol l'imitait, acceptant corrections et ajustements. Après moins d'un quart d'heure, son cœur battait la chamade et elle se sentait légèrement nauséuse.

— Vous vous en sortez très bien, dit Melissa. Je veux que vous fassiez ces exercices tous les jours. De petites séries de répétitions aussi souvent que possible, tant que ça reste confortable. Au fil des jours, ça devrait devenir plus facile et vous devriez pouvoir augmenter les répétitions. Je recommande une série de huit sessions, pour que nous puissions mesurer les changements. J'aimerais vous revoir dans deux semaines. Est-ce que c'est possible ?

Carol se leva.

— Je serai là. Je ne veux plus me sentir mal.

— Et j'imagine que vous aimeriez renouer le contact avec votre ami. C'est un objectif qui vaut le coup.

— Ça, je n'arrive pas encore à y penser.

— Est-ce que vous rentrez à Bradfield directement ?

Carol hocha la tête.

— En voiture ?

— Oui, je suis garée à quelques rues d'ici.

— Ne reprenez pas le volant immédiatement. Il y a un joli petit café au bout de l'allée. Allez vous installer, prenez un thé et un scone. Respirez. Il est possible que vous ayez une réaction émotionnelle puissante après cette séance, alors soyez indulgente envers vous-même.

Melissa se leva et posa la main sur le bras de Carol.

— Félicitations pour être venue ici aujourd'hui. Ce n'était pas une décision facile à prendre. Prenez soin de vous.

— Merci.

Légèrement étourdie, Carol sortit dans l'allée. Pendant la séance, le temps avait changé. Un grand rayon de soleil éclairait la ruelle. Elle se sentit tout de suite mieux.

— Oh bon sang ! maugréa-t-elle contre elle-même en se dirigeant vers le café. C'est juste un effet de la météo.

Et pourtant, elle ne pouvait pas nier qu'elle ressentait une lueur d'espoir. Peut-être avait-elle réellement fait le premier pas vers la reconquête d'elle-même.

Nous traitons volontiers la violence extrême et répétée comme un symptôme de maladie mentale. De là à considérer que le crime le plus violent témoigne d'un esprit malade, il n'y a qu'un pas. Si nous modifions nos comportements, nous changerons peut-être les conséquences de nos actions.

Décrypter les crimes, Dr. Tony Hill

Tony s'aperçut qu'oublier Vanessa était plus facile en théorie qu'en pratique. Une vague anxiété pesait sur ses pensées, ce qui le rendait nerveux alors qu'il avait besoin d'être en pleine possession de lui-même. Ce qu'il s'apprêtait à tenter pouvait déterminer l'ambiance du reste de son incarcération. L'influence de Druse avait fait baisser le niveau de peur ; mais Tony voulait augmenter le niveau de respect. Le seul problème était de trouver comment.

Il avait découvert la réponse quelques jours après son transfert à la prison de Doniston, un établissement pénitentiaire de catégorie C où il terminerait probablement de purger sa peine. L'atmosphère était moins néfaste qu'en détention provisoire, mais il n'y avait aucun doute sur le type d'institution dans lequel il se trouvait.

Aucun amateur de séries policières n'aurait été surpris par l'agencement de Doniston. Deux séries de cellules se faisaient face, séparées par un couloir le long de chaque aile et un grand vide au milieu, où s'élevait l'escalier reliant les étages entre eux. Au rez-de-chaussée se trouvaient deux tables de billard et de ping-pong. Les murs étaient en brique, couverts de plusieurs couches de peinture grise institutionnelle, les portes des cellules légèrement en retrait, suffisamment pour qu'un homme s'y glisse et reste invisible à ceux qui parcouraient le quartier. Une méthode efficace pour semer la terreur consistait à attendre que la cible arrive à votre hauteur puis de bondir devant elle avec un affreux rictus. Aucune agression n'était nécessaire ; le choc et la peur suffisaient à provoquer la réaction escomptée.

La cellule de Tony était identique à toutes celles qu'il avait aperçues en parcourant nerveusement les couloirs, les bras chargés de draps, de vêtements de rechange, d'un carton de livres et de son précieux ordinateur portable. Il avait été la principale attraction ce matin-là. Les autres détenus s'étaient penchés aux portes, lançant des questions et des sifflements incompréhensibles sur son passage.

Il avait été soulagé de pénétrer dans sa cellule. À première vue, elle semblait en bon état, avec seulement de petites traces et éraflures sur les murs peints en blanc cassé. Un lit étroit, une bibliothèque d'angle dotée de trois petites étagères, une minuscule table vissée au sol et une chaise en plastique. Une enceinte radio fixée au mur au-dessus du lit. Près de la porte, des toilettes et un lavabo en acier séparés du reste de la pièce par une cloison de briques peinte.

— Tu peux accrocher des trucs au mur avec de la Patafix. Pour égayer un peu. Y en a à la boutique, l'informa l'officier qui l'escortait.

Quelques photos ne suffiraient pas à égayer cette cellule spartiate, songea Tony. La fenêtre, constituée d'une douzaine de briques de verre, donnait sur un morceau de toit et un champ cultivé derrière le mur d'enceinte. Un aperçu du monde extérieur et de ce qu'il avait perdu.

Une fois seul, il avait allumé la radio par curiosité. Il comprit vite qu'elle diffusait l'interview par un détenu d'un poète qui organisait un atelier dans la bibliothèque de la prison cet après-midi-là. Il s'avéra qu'il écoutait « Radio Pris'Ondes », une station gérée par des prisonniers. Apparemment, le mercredi était la Journée du renouveau, consacrée à la créativité et aux opportunités éducatives. Il apparaissait clairement que, malgré les ressources officielles limitées, les détenus s'étaient appuyés sur leurs compétences individuelles pour élargir leur champ d'action qui allait de la plomberie à la cuisine. Tandis qu'il écoutait, Tony sentit naître un début de perspective.

Il savait qu'il ne pouvait pas débarquer à la station sans recommandation. Après avoir passé quelques jours à questionner les individus les moins hostiles à la cantine et à la bibliothèque, il avait fini par tomber sur Kieran, un jeune de vingt-sept ans condamné à une peine de trois ans pour, selon ses mots : « un paquet de cambriolages ».

Tony se demandait comment il avait contacté la station.

— J'aimais bien écouter Pris'Ondes, mais je trouvais que leur émission de fitness était beaucoup trop spécialisée. J'aime bien rester en forme, mais ils ne faisaient que de parler de l'équipement de la salle de gym. Et cet équipement, d'abord il est pas terrible, mais surtout, il n'y en a pas assez pour tout le monde. Et puis, y a beaucoup de gars qui sont pas très sportifs et ils ont pas envie d'aller s'entraîner aux côtés des purs et durs, lui expliqua Kieran.

En plus de ça, faut ajouter les petits chefs avec leurs sous-fifres qui pensent que la salle de sport leur appartient.

Tony n'avait pas besoin de toutes ces informations, mais il connaissait mieux que d'autres l'importance de laisser les gens parler.

— Je vois ce que tu veux dire. Je me sentirais complètement nul à côté de la moitié des gars, là-bas.

— Ouais, c'est sûr. Alors j'ai mis au point une routine fitness qu'on peut suivre dans sa cellule. Des exercices simples et efficaces d'étirements et de renforcement, en multipliant les répétitions pour construire du muscle. Pour s'étoffer un peu, ajouta-t-il en tendant la main afin de tâter le biceps de Tony. T'en aurais besoin, Tony.

Il gloussa et fit rouler ses épaules, pour montrer sa propre musculature.

— J'essaierai. Alors tu es juste allé là-bas et tu as proposé ton programme ?

Kieran hocha la tête.

— Les gars m'ont fait faire un essai, ils ont suggéré quelques trucs et puis ils m'ont donné un créneau de dix minutes par semaine. Ça plu aux gens, donc maintenant j'ai quinze minutes trois fois par semaine. J'ai dû apprendre plein de choses, genre tout le côté technique comme les ingénieurs du son de la BBC. Pourquoi ça t'intéresse à ce point ? Tu veux nous parler des tueurs en série que t'as coincés ? Nous expliquer les coulisses ? Du style *Faites entrer l'accusé* ?

— Tout ça, c'est de l'histoire ancienne pour moi maintenant. Je n'aurai plus jamais l'occasion de collaborer à une enquête criminelle.

Kieran ricana.

— Pas maintenant que t'es passé de l'autre côté. Mais je suis sûr que t'as de sacrées histoires à raconter.

— Je pensais à quelque chose d'un peu différent. Tu veux remettre les gens en forme. Moi je veux leur proposer de changer leur vie d'une autre façon. Est-ce que tu peux me présenter aux mecs de la radio ?

— Bien sûr. Viens avec moi mercredi matin à l'heure de mon émission. C'est le meilleur moment, on est plusieurs ce jour-là pour planifier le reste de la semaine.

Le mercredi, il se retrouva adossé à un mur dans une petite pièce bondée encombrée d'équipement radio, avec une demi-douzaine de types qui semblaient avoir été piochés au hasard dans une tribune lors d'un match du Bradfield Victoria. Et pas seulement parce qu'ils étaient tous blancs, ce qui contrastait fortement avec la population générale de la prison. Deux d'entre eux avaient le crâne rasé, les bras ornés de tatouages qui s'étendaient jusque dans le cou. Un autre ressemblait à un prof de sciences, lunettes glissant sur le nez, tripotant un tournevis et un câble quelconque. Un autre encore, la trentaine, coupe de cheveux soignée, regard vigilant, épaules larges et bedaine naissante, n'aurait pas détonné à la cantine du commissariat de Bradfield. Kieran présenta Tony à celui qui était clairement en charge des opérations.

— Spoony, voici Tony. Il est...

— Ouais, je sais. On n'a pas de divan ici, doc. Et le système nous a déjà analysés et rejetés. Alors, qu'est-ce que tu nous veux ?

Spoonny inclina la tête de côté, ce qui fit saillir les tendons de son cou. Il était grand et mince, ses bras dépassaient de son tee-shirt semblables à un croquis d'anatomie : ici un muscle, là un tendon, et là une veine. Son visage rappelait

à Tony un oiseau tropical ; de grands yeux, un nez crochu, une petite bouche et un menton rentré.

— Je voudrais proposer une émission.

Spoony éclata de rire. Les deux chauves firent de même en croisant les bras. Tels Dupond et Dupont.

— Comme ça, d'un coup ? Tu te crois spécial, juste parce que tu t'es fait un nom quand t'étais dehors ?

Spoony se détourna et fit mine de tripoter quelque chose sur l'un des moniteurs. L'imitant, les autres s'affairèrent avec leurs blocs-notes et leurs écrans.

— Inutile de faire comme si je n'avais aucune compétence, dit Tony. Ce serait vraiment stupide de faire croire que je suis juste un gars comme les autres. J'ai écouté Pris'Ondes, et il est clair que vous n'êtes pas stupides non plus. Sans vouloir me vanter, je peux vous proposer une émission qui ferait une différence dans la vie des gens. Peut-être les aider à ne pas revenir ici.

Spoony s'immobilisa.

— Tu crois vraiment ça ? T'es là depuis, quoi, cinq minutes ? Et tu crois que tu peux tout réparer ? Tu te prends pour une putain de Reine des neiges ou quoi ?

— Je ne comprends même pas la référence, répliqua Tony. Tout ce que je sais, c'est que j'ai quelques idées qui, à mon avis, valent le coup d'être essayées.

Il sortit un petit carnet de sa poche. Un autre cadeau de la part de personnes qui, dans le système judiciaire, savaient qu'il savait dans quels placards étaient planqués les cadavres.

— J'ai gribouillé une dizaine de minutes. Juste pour vous donner une idée.

Sans se lever, Spoony pivota et se pencha sur le côté afin de s'adresser à Kieran, qui était derrière Tony.

— T'as bien fait de l'amener. On est vraiment en manque de programmes comiques.

Le geek muni d'un tournevis leva les yeux.

— On risque rien à lui donner une chance.

À en juger par l'expression de surprise qui se peignit sur le visage des autres, il n'avait pas l'habitude d'exprimer une opinion.

Spoony poussa un soupir bruyant.

— Allez, viens, dit-il en indiquant de la tête une chaise devant laquelle trônait un micro recouvert de mousse. Pose ton cul et montre-nous ça.

Tony obéit et se faufila entre Dupond et Dupont pour gagner la chaise. Il se racla la gorge.

— Je suis le détenu immatriculé BV8573. Je suis également psychologue clinicien, et je m'appelle Tony Hill. J'ai passé les vingt-cinq dernières années à travailler avec des gens comme vous et moi, à essayer de comprendre pourquoi tout a déraillé pour nous.

Il leva la tête de ses notes. Spoony était calé dans son siège, mains croisées derrière la tête, yeux tournés vers le plafond.

— Je ne crois pas que les gens naissent mauvais. Je crois qu'on se retrouve du mauvais côté de la loi pour tout un tas de raisons et la plupart ne dépendent pas de nous. Je l'ai déjà dit et je vais sans doute le redire : la société récolte les crimes qu'elle mérite. Bâissez une société sur la cupidité, par exemple, et le vol deviendra votre crime par défaut. Transformez le sexe en produit de consommation et bingo, les crimes sexuels se multiplient comme des têtards. Alors si telle est la cause du crime, en toute logique la solution doit être à notre portée. Si on change le scénario de l'existence des gens, alors nous devons être capables de modifier

leur destin, non ? Je veux vous parler des façons dont nous pouvons changer notre scénario. Et le premier thème qu'il faut aborder, c'est la peur. Parce que ici, nous avons tous peur.

Soudain, Spoony bondit sur ses pieds.

— OK, ça ira. T'as des couilles, on peut te le reconnaître, doc. Venir ici et dire qu'on a tous la trouille.

Tony soupira et se leva.

— OK, j'ai compris le message. Je vais foutre le camp, retourner dans ma cellule et oublier que j'ai voulu être la star de la prison de Doniston.

— Qu'est-ce que tu racontes ? fit Spoony menton en avant, suintant l'agressivité.

Il arracha le bloc-notes des mains de l'un des chauves. Il fit glisser son doigt sur la page.

— Ouais. On va raccourcir les cathos à une demi-heure le vendredi. T'as quinze minutes par semaine pour un mois, doc. Si ça marche, ce sera ton créneau. Maintenant casse-toi, on a des émissions à produire.

Tandis qu'il gagnait la sortie, Tony entendit la conclusion de Spoony :

— T'as pas intérêt à me décevoir, doc. Druse impressionne pas les gens que je connais.

En un instant, son niveau de peur grimpa en flèche. *Ici, la sécurité n'existe pas.*